

INVITATION  
À UN ASSASSINAT

## Du même auteur

Mon frère Salvador  
et autres mensonges  
*L'Harmattan, 1996*

Petites infamies  
*Seuil, 2000*  
*et Points n° P870*

Cinq mouches bleues  
*Seuil, 2001*  
*et Points n° P1002*

Le Bon Serviteur  
*Seuil, 2005*  
*et Points n° P1431*

La Dame de cœurs  
*Seuil, 2007*  
*et Points n° P2040*

Le Ruban rouge  
*Seuil, 2010*  
*et Points n° P2643*

*CARMEN POSADAS*

# INVITATION À UN ASSASSINAT

r o m a n

TRADUIT DE L'ESPAGNOL  
PAR ISABELLE GUGNON

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

Titre original : *Invitación a un asesinato*  
Éditeur original : Editorial Planeta, S.A, 2010  
© Carmen Posadas, 2010  
ISBN original : 978-84-08-09481-4

ISBN : 978-20-21-08270-8

© Éditions du Seuil, mai 2012, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À Luis Abarca Ruiz del Cueto,  
qui est arrivé le 9 août*



PREMIÈRE PARTIE

## Meurtre au champagne

Et elle haïssait Rosemary Barton. Eût-elle pu la tuer par ses seules pensées qu'elle l'aurait fait sans hésiter.

AGATHA CHRISTIE, *Meurtre au champagne*





## Olivia Uriarte

« Je trouve vraiment curieux, se dit Olivia en souriant, qu'à une époque où tout le monde consacre son imagination et des sommes astronomiques à l'organisation des moments importants de sa vie – anniversaire idiot, mariage, baptême ou toute autre date commémorative –, personne à part moi n'ait songé à préparer avec le même soin la mise en scène d'un événement crucial, à savoir sa mort. »

– Ou plutôt mon assassinat, ajouta-t-elle à voix haute.

Elle sourit de nouveau, puis songea que l'un de ses plus grands mérites dans cette vie ayant consisté à tout agencer comme dans une pièce de théâtre (ses cinq mariages, ses amitiés et plus d'un amour clandestin), elle allait aussi planifier sa sortie sans omettre aucun détail.

« Qui a dit que l'assassinat est l'un des Beaux-Arts ? »

Dans son cas, ce serait vérifié. À coup sûr.

– *Santa Madonna*, Oli ! C'est fou ce que tu aimes faire ton intéressante. Personne ne fête sa mort et encore moins son assassinat. Ce petit discours provocateur est bien de toi ; à ce que je vois, tu es encore prête à tout pour choquer l'assistance.

Flavio, son mari, aurait probablement lâché ce type de commentaire avant de ponctuer ses propos d'un « *jettatore, jettatore !* » puis, en bon Napolitain superstitieux, il aurait fait les cornes du diable en levant l'index et l'auriculaire. Mais il n'y

avait personne devant Olivia, elle était seule. Flavio était parti pour toujours. Non content de demander le divorce, il avait eu l'impardonnable inconvenance de perdre sa fortune (pas de manière fictive, comme beaucoup de ses amis riches pendant la crise). Olivia était sur la paille après qu'il l'eut plantée comme un poireau ou un bouquet de roquette, un légume plus sophistiqué par son italianité, mais tout aussi pathétique.

– Olivia, pour l'amour de Dieu ! Programmer ton propre meurtre, mais quelle drôle d'idée ! Et puis, qui voudrait te tuer ? Tout le monde t'aime. Je sais que tu adores te donner des airs de tireuse de cartes et de prophétesse, mais là, malgré tous tes efforts, tu feras chou blanc parce que personne ne sait quand il va mourir. C'est une des rares consolations que nous ayons dans cette vallée de larmes. « Veillez donc, car nul ne connaît ni le jour ni l'heure. »

Si elle avait été présente, sa sœur Ágata aurait sans doute prononcé ces mots (les mains jointes comme pour prier). Pauvre petite Ágata, de deux ans sa cadette, mais qui en faisait quatre ou cinq de plus. « Veillez donc, etc. » Érudite de la famille et professeur de langue, Ágata se débrouillait aussi bien en littérature qu'en philosophie, excellait à parler d'art et même d'histoire sainte, ce qu'elle n'aurait pas manqué de faire dans ce cas précis. Mais elle avait beau être savante, elle n'était ni observatrice ni nuancée dans ses propos. Cette lacune avait été son principal souci dans la vie, d'où sa situation. Si la gentille Ágata avait été là, à essayer de lui démontrer que personne ne sait quand il va mourir, Olivia lui aurait rétorqué qu'elle se trompait et que le verset de la Bible qu'elle venait de citer lui donnait raison. Il suffisait de l'analyser pour se rendre à l'évidence.

– Tu ne comprends, pas, espèce d'idiote ? lui aurait-elle dit en se fendant d'un beau sourire de sœur aînée. Le sens de

cette phrase est éloquent : « veillez » signifie en réalité « ouvrez les yeux », « voyez ». Avant une mort, il y a toujours des signes avant-coureurs, des avertissements, des prémonitions. Le problème, c'est que personne n'en tient compte. Tu penses que je me trompe ? Après la tragédie, tout le monde comprend que le défunt *savait* pertinemment qu'il allait mourir. « Ce matin, il m'a dit au revoir comme s'il me quittait pour toujours », gémit le père, ébranlé quand on lui annonce le décès de son fils dans un accident de la route. « Il m'a appelée de l'aéroport pour me faire une déclaration d'amour », se rappelle l'épouse inconsolable lorsqu'on lui apprend que son mari a été victime d'un crash aérien. C'est vrai. Ceux qui vont passer l'arme à gauche le savent. Pour moi, c'est différent parce que je suis informée avec quelques semaines d'avance, raison pour laquelle je veux que tout soit bien orchestré.

Olivia allume une cigarette, la deuxième de la matinée, et regarde autour d'elle. Elle n'a jamais été encline à la nostalgie, mais songe que si sa mort n'avait pas été programmée pour bientôt, il lui aurait fallu renoncer aux choses qu'elle adore, à commencer par cette maison à Andratx, dans l'île de Majorque, qu'elle a conçue pièce par pièce comme une œuvre d'art. Elle aurait dû déménager dans un logement infiniment plus modeste, davantage « en accord avec sa nouvelle situation ». En d'autres termes, à quarante ans et des poussières, elle repartirait de zéro et mènerait une vie médiocre dans une conjoncture catastrophique.

« Bon, on dit que partir, c'est mourir un peu », pense-t-elle en recrachant lentement la fumée de sa cigarette, comme pour se persuader du bien-fondé de cette maxime. Divorcer d'un homme ruiné peut revenir au même, encore que... quelle importance à présent ? Elle se moque de quitter ce qu'elle a de

plus cher et n'a pas à se soucier de cette séparation non voulue. La mort présente au moins l'avantage de libérer les êtres de toutes leurs obligations. Adieu les problèmes.

Elle doit en revanche se préoccuper de ce qui hante les hommes lorsqu'ils *sentent* leur mort proche. Chacun réagit à sa manière. D'aucuns consacrent le temps qui leur reste à faire la paix avec Dieu et leurs êtres chers. D'autres préfèrent la mise en scène et planifient leur départ dans les moindres détails, allant jusqu'à choisir la musique de leurs obsèques (Mendelssohn pour l'introit, Beethoven pour la fin...). Les non-croyants sélectionnent les vers (de Benedetti ou de Lorca et, presque toujours, de Jorge Manrique) qu'ils souhaitent qu'on récite devant leur tombe couverte de fleurs. Certains se découvrent une vocation de médium et laissent des lettres qui ne seront ouvertes que lorsqu'ils seront passés de l'autre côté. Pour sa part, Olivia ne compte rien faire de tout cela, car son projet concerne moins l'au-delà que l'ici-bas et verra le jour *avant* sa mort et non après.

Comment organiser une mort ? Comment planifie-t-on son assassinat ?

Elle a l'intention de s'y prendre comme elle l'a toujours fait, en tirant des ficelles et en manipulant les êtres à la manière d'un bon marionnettiste. « Et pour ça, je dois d'abord inviter mes meurtriers potentiels à passer quelques jours avec moi, envoyer cinq ou six cartons en prévision de ce sabbat particulier. Il en reste quelques-uns je n'ai pas encore fini d'écrire. Où les ai-je mis ? »

Elle gagne son bureau placé devant la fenêtre, de sorte qu'en écrivant elle peut voir le jardin qui descend jusqu'à la mer bordée de pins.

Deux photos sont posées dessus : une fille portant un bébé dans ses bras et un bateau toutes voiles dehors. *Sparkling Cyanide*, lit-on en poupe. Tel est le nom de ce voilier qui, à la fin du mois, cessera de lui appartenir car il a été mis sous séquestre,

comme le reste de ses biens. Tiré des pages d'un livre célèbre d'Agatha Christie, il a pour Olivia une signification secrète. L'idée de s'inspirer de l'œuvre d'un de ses auteurs favoris pour orchestrer sa mort serait plus propre à sa sœur, l'intellectuelle qui porte d'ailleurs (quel curieux hasard) le même prénom que la reine du roman policier anglais. Drôle de coïncidence. Mais Ágata aurait probablement choisi un texte plus ambitieux. De Virginia Woolf, par exemple. « Ma chère sœur. Que deviens-tu ? Ça fait si longtemps que je suis sans nouvelles de toi », songe Olivia. Il est vrai qu'il s'est passé beaucoup de choses dernièrement et que la vie ne lui a pas assez souri pour qu'elle pense à Ágata. Olivia fouille dans son bureau, à la recherche des invitations qu'elle finit par trouver là où elle les a laissées la veille, dans le tiroir de droite. Elle prend la première, s'immobilise quelques secondes pour répéter une fois encore ce nom, *Sparkling Cyanide*, « Cyanure moussoux ».

Que la vie imite l'art ou la littérature n'est pas nouveau, c'est même très fréquent. Pour que le plagiat soit bon, il faut cependant le coup de pouce d'un habile directeur artistique. « Autrement dit, tout dépend entièrement de moi », se dit Olivia, un grand sourire aux lèvres.

Elle ouvre une enveloppe pour en extraire le carton et lit : *Olivia Uriarte a le plaisir de vous inviter...* Elle s'interrompt. Sur les pointillés qui suivent, elle n'a bien évidemment pas l'intention d'écrire *à sa mort* et encore moins *à son assassinat*. Ce serait absurde. Il est préférable d'avancer une autre raison. Son divorce récent, par exemple. Oui, pourquoi pas ? De nos jours, on fête presque autant les séparations que les mariages, on convie ses amis à une grande fête ou à un week-end. C'est le prétexte rêvé. Et qui sera invité ? Qui invite-t-on à un assassinat, sinon précisément ceux qui ont le plus envie d'en commettre un ? Sa sœur Ágata sera bien sûr de la partie et lèvera sans doute les bras au ciel en recevant ce pli.

## INVITATION À UN ASSASSINAT

Il y a quelques années, elle a entendu Ágata citer Oscar Wilde, qui disait qu'il faut trier ses amis sur le volet, mais qu'on n'est « jamais trop soigneux dans le choix de ses ennemis ». Sans avoir lu aucune de ses œuvres, Olivia est tout à fait d'accord avec lui. Il faut s'entourer de précautions, et c'est justement ce qu'elle a tenté de faire lorsqu'elle a préparé ces courriers : ne pas se tromper dans le choix de ses convives ou, en d'autres termes, inviter ceux qui la détestent le plus.

– Ou qui m'aiment éperdument, poursuit-elle à voix haute en cachetant l'enveloppe destinée à sa sœur après l'avoir humectée de sa langue.

Aimer et haïr sont les deux faces d'une même médaille, n'est-ce pas une évidence ?

## Première invitée : Ágata Uriarte

La lettre était là, à côté d'autres plis que lui avait remis son logeur en lui rappelant (sans ménagement) qu'elle lui devait deux mois de loyer. Aucun examen prolongé n'était nécessaire pour deviner qu'il ne s'agissait pas d'un relevé de banque ou d'une publicité de vente par catalogue, de propagande électorale ou de toute autre forme de correspondance non désirée. C'était plutôt le genre d'enveloppe qu'on soupèse et qu'on prend le temps d'admirer avant de l'ouvrir parce qu'elle est écrite à la main, fait remonter des souvenirs d'une époque lointaine où les lettres étaient personnelles, intéressantes et même parfois, aïe, d'amour.

Ágata ne fit pourtant rien de tout cela. Elle n'en avait pas besoin. Ces courbes appuyées et pleines de sous-entendus ; ces voyelles ouvertes unies à des consonnes indécises en apparence, mais qu'un graphologue aurait qualifiées de trompeuses ; ces « i » exhibitionnistes avec des ronds à la place des points... bref, ces informations sur la personnalité de l'expéditeur étaient on ne peut plus claires pour qui savait les décrypter. Le problème, c'est qu'Ágata était la seule à y être jamais parvenue.

*Olivia Uriarte*, avait-on écrit au dos. Depuis quand sa sœur avait-elle renoncé à son exaspérante manie d'utiliser le nom de son mari ? Qui sait ? Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas eu de ses nouvelles... même si ce n'était pas tout à fait

vrai puisqu'il leur arrivait de se voir à Noël ou à d'autres fêtes incontournables. En plus, depuis des années et sans qu'elle s'y attende, Olivia lui téléphonait de Provence, de Johannesburg, de Zurich, de Santa Margarita ou de Corfou, et lui demandait pour la forme ce qu'il en était de sa vie avant de lui raconter la sienne dans une phrase qui résumait tout : « ... Oh, pour moi, par contre, c'est sensationnel, tu n'imagines même pas à quel point, ma chérie, c'est in-croy-able. Ah, j'oubliais, Flavio t'embrasse fort. » En fait, dans ce monologue, la seule variable au fil des années était le prénom de l'individu qui lui transmettait ses baisers. Il y avait d'abord eu Rupert, puis Moshe, Heine et Juan Mario et, dernièrement, Flavio... Des prénoms qui se passaient de patronymes car ceux-ci étaient si célèbres qu'ils paraissaient dans les magazines d'économie et les pages saumon de la presse internationale. Sa sœur collectionnait les maris comme d'autres les cendriers ou les cartes postales. Parfois, Ágata se demandait combien d'initiales entrelacées à celles d'Olivia ornaient ses serviettes de bain et de table, ses draps et ses enveloppes. Une bonne demi-douzaine. Oui, la vie de sa sœur était pleine de monogrammes. Il faut dire qu'Olivia aimait faire montre de traditionalisme, mais uniquement dans le domaine du superflu.

Ágata s'étonna que les initiales de son dernier mari aient été rayées de l'enveloppe. Par-dessus, Olivia avait griffonné son nom et une adresse quelque part à Majorque. Pourquoi lui avait-elle envoyé cette lettre ? « Plus personne ne le fait de nos jours. À moins qu'il ne s'agisse d'une invitation. » C'était donc ça. Dans ce cas, qu'attendait-elle pour l'ouvrir ? Il n'y avait sans doute rien de bien mystérieux là-dedans.

Ágata attendit cependant encore un peu. Elle avait toujours aimé jouer à cache-cache avec sa sœur depuis qu'elles avaient découvert ce passe-temps. Olivia devait avoir cinq ou six ans et elle, deux de moins : la jolie fillette et le pou, l'ange



et la mocheté. Ágata se rappelait combien elle était bête en ce temps-là. Elle s'imaginait que la beauté s'acquiert au fil des années. « Quand je serai grande, je serai belle comme maman et, à six ans, j'aurai des cheveux blonds et raides comme ceux d'Olivia. J'aurai aussi ses yeux gris », se promettait-elle en découvrant les longues tresses de sa sœur cachée derrière les rideaux de la chambre ou sous la table à brasero. Elle eut six ans, puis sept, mais ses cheveux restèrent de la même couleur. « Brun mulot », selon sa mère :

– Oui, mon cœur, tu es mon gros mulot adoré.

« L'année prochaine, je serai belle et très mince », s'était alors juré Ágata et, dans l'attente du miracle, elle continua de s'amuser à chercher les tresses d'Olivia derrière les rideaux ou à contrarier ses yeux gris lorsqu'elle la surprenait dans l'armoire où l'on rangeait le linge de maison. Olivia était là, couchée sur le flanc, comme une Belle au Bois Dormant froissant les beaux draps que leur mère n'utilisait jamais. Alors Olivia se redressait et tâchait de s'extirper de sa cachette étroite, ses yeux clairs exaspérés rivés sur sa sœur :

– Arrête, bécasse, je ne joue plus. Viens m'aider, je ne sais pas comment me tirer de là.

Cette scène se reproduisit tout au long de leur enfance et même après, pendant une bonne trentaine d'années. La belle Olivia était toujours affalée dans des postures interdites : « Arrête, je ne joue plus, viens m'aider, je ne sais pas comment me tirer de là. » Ágata sourit. « La vie manque vraiment d'imagination. Elle se répète ou, pire, elle se caricature. » Quel que soit le contenu de l'enveloppe qu'elle serrait dans sa main – un carton l'invitant à un nouveau mariage ou à un autre événement –, Ágata savait exactement ce que sa sœur cherchait à lui dire : « Viens m'aider, Ágata, je ne sais pas comment me tirer de là. »

Elle finit par déchirer l'enveloppe.

*Olivia Uriarte a le plaisir de vous inviter à...*, disait la partie imprimée du carton. Plus bas, sur les pointillés, sa sœur avait écrit :

*Je fête mon divorce avec un groupe d'intimes (je te mets la liste au dos). Le Sparkling Cyanide est ancré à Andratx et nous naviguerons dans le coin ; Flavio me le laisse jusqu'à la fin juillet.*

Elle n'avait plus qu'à ajouter : « Flavio t'embrasse fort », mais c'était implicite. Tout ce qui concernait Olivia était « cool », comme on dit maintenant. À en juger par cette carte, sa sœur venait de mettre fin à son cinquième mariage, pourtant son ex lui prêtait son yacht pour qu'elle aille se promener avec ses amis pendant les vacances d'été. Olivia avait l'immense qualité de rester en bons termes avec tout le monde : ses nombreux ex-maris, les amis qu'elle avait trahis et même les femmes à qui elle avait chipé un amant. On ne pouvait pas être longtemps fâché avec elle ni s'empêcher de la protéger ; il y a des gens comme ça, à qui on a toujours envie de tendre la main.

Ágata se demanda quels « intimes » avait invités sa sœur pour une occasion si originale et s'ils étaient nombreux. Olivia avait mentionné une liste au verso du carton. Elle le tourna et lut :

*Cary Faithful*

Un premier nom déjà révélateur, « le gentil, le petit, l'insignifiant Cary », songea-t-elle et, au lieu de poursuivre sa lecture, elle décida de continuer à jouer avec sa sœur en devinant les noms des autres convives. Compte tenu de la crise qui ébranlait le monde, nul doute qu'il y avait parmi ces « intimes » un, voire deux candidats prêts à troquer leurs initiales contre celles de Flavio sur les nappes, les draps, les serviettes et autres

effets. Ça tombait sous le sens, car si Ágata avait toujours aimé jouer à cache-cache depuis son plus jeune âge et jusqu'à aujourd'hui, le jeu préféré d'Olivia était celui de l'Oie. Elle ne s'était jamais lassée de relancer les dés parce qu'elle était belle et que ses yeux gris n'avaient pas perdu l'éclat confiant de l'enfance. Bon, mais tout avait une fin et Olivia n'était certainement plus la merveilleuse créature de sa jeunesse. Elle allait fêter ses quarante-trois ans au mois de septembre. Et puis, ces derniers temps, elle avait vécu des choses terribles, bien pires qu'elle ne se l'avouait elle-même, surtout après son accident et la mort de ses filles. Mais Olivia avait toujours réagi comme un boxeur endurant. Elle ne donnait pas l'impression d'accuser le coup ou d'essuyer des revers. Pour elle, tout était toujours... « sensationnel ».

Cependant, malgré sa résistance et bien qu'Ágata ne l'ait pas vue depuis longtemps, sa sœur n'était sans doute plus aussi extraordinairement belle que par le passé. « La vie et ses mauvais tours laissent trop de cicatrices et, quand on en abuse, la chirurgie esthétique aussi. Pourquoi Olivia ferait-elle exception à la règle ? »

– Sois sûre d'une chose, mon ange : les belles femmes vieillissent toujours *plus mal* que les laides et les filles enrobées dans ton genre. Le temps est un grand justicier, tu verras.

Son *coach*, comme on dit maintenant, lui avait tenu ces propos quelques semaines plus tôt, pendant l'une de ses dernières séances dans un institut au nom prometteur : *Le Corps et l'Esprit*. Ágata s'y était rendue dans l'espoir de perdre six à huit kilos. Mais, pour le moment, elle n'avait aucune envie de penser à l'*Esprit* et encore moins au *Corps*. En réalité, ce qu'on lui avait dit dans les établissements de ce type ne lui avait guère servi, et rares étaient les phrases qui, comme celle-ci, faisaient mouche. « Les belles femmes vieillissent plus mal que les laides. » C'est vrai et facilement vérifiable, non seulement

chez les célébrités du petit écran, mais aussi quand on se donne la peine de regarder autour de soi. « Oh, quand je pense à la beauté que c'était ! » déplore-t-on avec fausseté ou sincérité en voyant la jeunesse décliner. Pour les laides, on se contente de dire : « Regarde, elle n'a pas changé. »

– ... En plus, toi, tu n'as pas un gros problème de poids et tu es loin d'être laide, Ágata. Tu t'es sûrement mis ces idées en tête à force d'être comparée à ta sœur. Dis-toi que si la concurrence entre deux personnes est odieuse, elle peut être assassine entre sœurs. Tu n'imagines pas le nombre de cas comme le tien que j'ai dans mon fichier. Alors s'il te plaît, chérie, garde toujours à l'esprit que la beauté est une attitude. Ta sœur l'a, toi pas. Se sentir belle, c'est *l'être*. Tu peux me croire : tu n'es pas grosse, mais charmante. Je t'assure que le cœur de tous les hommes abrite une femme rondelette, et j'en connais un rayon en la matière.

Tels avaient été les mots réconfortants de cette femme à la fois psychiatre et nutritionniste dont elle avait oublié le nom. Elle se souvenait en revanche du médicament qu'elle lui avait prescrit. Des cachets miraculeux. Ágata ignorait combien de temps dureraient leurs effets spectaculaires, mais jusqu'à présent ils lui avaient permis de fondre de trois kilos sans cesser de manger, chose qu'Ágata aimait le plus au monde.

Trente ans et quelques. Pendant deux longues décennies, alors que sa sœur changeait de maris et d'initiales brodées, Ágata avait changé de nutritionnistes et de psys. Bon, ce n'était pas si terrible et il n'y avait pas de quoi en faire tout un plat. Pour commencer, « nutritionniste » et « psy » sont peut-être des termes très laids, mais qui ont leur utilité. Et puis, si sa sœur avait une vie sentimentale jalonnée de succès, Ágata, elle, avait réussi dans son travail. Pas dans la fonction que tous lui connaissaient, car être professeur de langue et de littérature dans une école privée n'est pas vraiment synonyme de triomphe